

Inès de Castro, tragédie en cinq actes et en vers

Auteur : La Motte (de), Antoine (1672-1731)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

59 Fichier(s)

Informations éditoriales

Représentation1723-04-06

Localisation du documentParis, Bibliothèque de la Comédie Française, ms. 93

Entité dépositaireParis, Bibliothèque-musée de la Comédie Française

Identifiant Ark sur l'auteur<http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119994527>

Flipbook de la Comédie française[Paris, Bibliothèque de la Comédie Française, ms. 93](#)

Informations sur le document

GenreThéâtre (Tragédie)

Éléments codicologiques29 f.

Date1723-04-05 (visa de censure)

LangueFrançais

Lieu de rédactionParis

Relations entre les documents

Collection Inès de Castro

Cet ouvrage a pour édition approuvée :

[Inès de Castro, tragédie par M. Houdart de la Motte, de l'Académie française \(seconde édition\)](#)□

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales

- Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Images : Bibliothèque-musée de la Comédie-Française. L'utilisation des images est strictement limitée à ce site. Toute autre utilisation nécessite une demande auprès de la bibliothèque-musée de la Comédie-Française.

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s) Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

La Motte (de), Antoine (1672-1731), *Inès de Castro, tragédie en cinq actes et en vers* 1723-04-05 (visa de censure)

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 15/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/189>

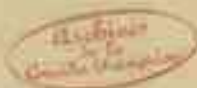
Copier

Notice créée par [Laurence Macé](#) Notice créée le 02/10/2021 Dernière modification le 23/05/2023

5^e Carlos. Inès
N^o 98 Comedie en 5 acts
par La Motte 1723.

La Motte

Com. Fr. 6 actes 1723



e vois,

gloire,

ites,

deur.

et.

ands.

adeur.

ne votre famille,

ices à la Castille,

es ambassadeurs,

nouveaux honneurs.

elle gloire suprême,

us conduit vous-même.

N^o 98



Acte Premier.

Scene premiere.

Alphonse. La Reine. Inès.

Rodrigue. Henrique.

Grands.

Gardes.

Alphonse

Mon fils ne me suit pas ? Il a crant, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits.

Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire,

Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire.

Restez, ^{avec} comme moi, la nouvelle grandeur.

Reine de Ferdinand, - - - voici l'Ambassadeur.

Scene II.

Alphonse. La Reine. Inès.

Rodrigue. Henrique. Grands.

Ambassadeur. ~~Gardes~~

Gardes.

L'Ambassadeur.

La gloire, dont l'Infant ennoblit votre famille,

Autant qu'au Portugal, en chassant à la Castille,

Leigneur et Ferdinand, par ses Ambassadeurs,

Approuve avec vous de vos nouveaux honneurs.

Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire suprême,

Qui, dans un successeur, vous rendrait vous-même.

De voir, aux grandes Rois, après de longs travaux,
De se voir élever par de si chers Rivaux;
De pouvoir, le front, ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom, toujours plus redouté,
Sans de vaincre long-temps par leur postérité!
Don Pedro, sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit, des africains, terrasser l'insolence:
Cent fois, brisant leurs Forts, percant leurs Bataillons,
De ce sang téméraire, inonder vos sillons.
Vous traçez la carrière, où son courage vole,
Et vos nombreux exploits ont été son école.
Dès que vous remettez votre Soudre en ses mains,
Il frappe; et de nouveau tombent les Africains:
Il moissonne, en courant, ces Troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts, les nôtres sont liés.
La victoire en commune entre des Alliez;
Et toute la Castille, au bruit de vos Conquêtes,
Triomphante elle-même, a partagé vos Fêtes.

Alphonse.

Votre Roy m'en uni du plus ^{étroit} lien:
À Mère, de son Trône, a passé sur le mien:
Et le même Traité, qui me donna la Mère,
A eut encor qu'en mon Fils Hymen lui donne un Frère.
Et Hymen, que batoient mes vœux les plus constants,
Par l'horreur des Combats, retardé trop long temps,
Ressemblant aujourd'hui l'allégresse et la gloire,
S'achever, en fin, au sein de la victoire,

Heureux, que Ferdinand applaudisse au vainqueur,
Que luy-même a choisi pour l'Époux de sa Sœur!
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez; de mes desseins, instruisez la Castille.
Faites savoir au Roy cet Hymen triomphant,
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.

Scène III.

Alphonse. La Reine. Ines.

Alphonse.

Ouy, Madame, Constance, avec vous amenée,
Va voir, par cet Hymen, fixer sa destinée.
~~Peut-être~~ ^{Peut-être} que le jour, qui m'unit avec vous,
Auroit dû, de mon fils, faire aussi son Epoux;
Mais je ne puis alors luy refuser la grace,
Que de l'amour d'un Père, implora son audace.
Il n'éloignoit l'honneur de recevoir la loy,
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle, à de moy.

Moi-même, armant son bras, j'animay son courage. ^{bon}
La fortune en souvent compagne de son âge. ^{bon}
Je prévis qu'il seroit ce qu'autrefois je fus, ^{bon}
Et me privais de vaincre en faveur de mon fils. ^{bon}
Il a, graces au Ciel, ^{remplu mon espoir} ~~remplu mon attente~~.
Des africains ^{domptez, m'ont rendu ma liberté} ~~domptez~~ ^{la} ~~l'accomplissement~~,
La moitié suit son char, et gémit dans nos fers.
Le reste tremble encor au fond des ^{des} Deserts.

Ces honneurs redoublés ont signalé ma joye.
Et tandis que pour luy mon transport se déploie,
Mes Sujets enchantez, enchevissant sur moy,
Emblent, par mille cris, le proclamer leur Roy.

Madames, il en est fin digne que la Princesse
Luy donne avec sa main, l'estime, et la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux au gré de mes souhaits
Ce que j'ay de plus cher mon fils, et mes sujets.

La Reine.

Ne prévoyez-vous pas un peu de résistance,
Seigneur? De votre Fils, la longue indifférence
Me trouble, malgré moy, d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret.
[Après de la Princesse, il en presque s'arouche.
Jamais un mot d'amour n'en sort de sa bouche;
Et de tout autre soin, à ses yeux, agité,
Il semble n'avoir pas aperçu la beauté.
S'il résistoit, Seigneur?

Alphonse.

C'en prendre trop d'ombrage.
Excusez la herte de ce jeune courage.
C'en un Héros naissant de la gloire frappé,
Et d'un premier triomphe, encor tout occupe.
Bientôt, n'en doutez point, une juste tendresse,
De ce superbe cœur, dissipera l'ivresse.
D'un heureux Hyménée, il sentira le prix.

La Reine.

J'ay lieu, vous dir-je encor, de craindre les mépris.
Et qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence
Dût des Ambassadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des Traitez, que son cœur refuse de sceller.
S'il résistoit, Seigneur?

Alphonse.

N'il résistoit, Madame?

De quelle incertitude allarmez-vous mon âme?

Mon Fils me résister! juste Ciel! j'en frémis.

Mais bientôt le rebelle effaceroit le Fils.

S'il pouvoit jusqu'à l'orgueil de la victoire,

D'autant plus criminel, qu'il s'en couvrit de gloire,

Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,

Que le sang ne l'a point affranchi de mes Loix:

Que lorsqu'à mes côtes mon Peuple le contemple,

C'est un premier Sujet, qui doit donner l'exemple;

Et qu'un Sujet, sur qui se tournent tous les yeux,

N'il n'en le plus soumis, en le plus odieux.

L'auguste autorité, sur notre front empreinte,

Ne peut impunément souffrir la moindre atteinte;

Et c'est lors qu'il s'agit d'accomplir un Traité,

Qu'il en faut soutenir toute la Majesté.

Quoi, chez les Souverains, dignes du Diadème,

Leur parole sacrée est le seul droit suprême.

Et s'il falloit choisir, je serois voir qu'un Roy

N'a point à balancer entre un Fils, et sa foy.

Mais, Madame, écartons de funestes images.

D'un coupable refus, rejetez ces présages.

Je vais, à la Princesse, annoncer mon dessein:

Et j'en avertiray mon Fils, en souverain.

Scène IV.
La Reine. Inès.
La Reine.

Tandis qu'à mon Epoux j'adresse ici mes plaintes,
Inès, vous entendez Ses desirs, et mes craintes.
Et si vous le voulez, vous pourriez m'informer
Du mystère fatal, dont je dois m'allarmer.
Vous avez, de l'Infant, toute la confiance,
Je ne jouirais pas, sans vous, de sa présence.
Qu'il honore ma Cour, ses yeux toujours distraits
Paraissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grâce, éclaircissez de trop justes allarmes.
Ma Fille, à ses yeux seuls, n'a-t-elle point de charmes
a ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le Ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une Mère!
Les cœurs, à son aspect, partagent mes transports:
La Nature a pour elles épuisé ses trésors.
De cent Dons précieux, l'assemblage céleste,
De ses propres attraits, l'oubli le plus modeste,
La vertu la plus pure, empreinte sur son front,
Me ^{devroient-elles} ~~devoient-elles~~ ^{encor} ~~encor~~ laisser craindre un affront?

Inès.

Madame, croyez-vous le Prince si Sauvage,
Qu'il puisse, à la beauté, refuser son hommage?
Jusques dans ses secrets, je ne pénètre pas:
Mais avec moi souvent admirant tant d'appas,

288
li de tant de Vertus, reconnoissant l'empire,
Ce que vous en pensez, il aimoit à le dire.

La Reine.

Et pourquoy, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez, en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois. Ce n'en point la Princesse, qu'il aime.
Il vous parle de vous.

Ines.

Ciel! de moy!

La Reine.

De vous-même.

Je vous exois son amante: où, pour me détromper,
Montrez-moy donc le Cœur, que ma main doit frapper.
Car je veux bien à vous découvrir mon ame.
Celle, qui de Dom Pedro entretiendrait la flamme,
Qui me percant le sein des plus sensibles coups,
À ma fille, oseroit disputer son Epoux,
Victime dévouée à toute ma Colère,
Verroit où peut aller le transport d'une Mere.
Ma fille en tout pour moi, plaisir, honneur, repos,
Je ne connois qu'en elle, et les biens, et les maux.

Il n'en, pour la vanger, nul frein, qui me retienne;
Son affront en le mien: sa rivale en la mienne;
Et la Constance même à porter son malheur,
D'une nouvelle rage, armeroit ma douleur.

Pongez-y donc. Sachez ce que le Prince pense.
Il faut me découvrir l'objet de sa vengeance.
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups.
Dites-moy ce qu'il aime, où je m'en prends à vous.

Scene V

Ines *seule*

O ciel! qu'ay-je entendu? quelle affreuse tempeste
Si j'en crois les transports, va fondre sur ma teste
Heureuse dans l'honneur des maux, que je prévoi,
N'en avois encor à trembler que pour moi!

Scene VI.

Ines. Dom Pedre. Dom Fernand.

Ines.

Eh! cher Prince, apprenez tout ce que je redoute.
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

Dom Pedre.

Veillez y, Dom Fernand.

Scene VII.

Ines. Dom Pedre.

Dom Pedre.

Madame, quels malheurs
M'annonce ce visage, inondé de vos pleurs?
Parlez; ne tenez plus mon ame suspendue.

Ines.

Cher Prince, c'en est fait, votre épouse est perdue.

D. Pedre.

Vous perdue! le pourquoy ces mortelles terreurs?

Ines.

Voilà ces temps cruels, ces moments pleins d'horreurs,
Qu'en vous donnant ma main, je voyois ma tendresse.
Le Roi vient d'arrêter l'hymen de la Princesse.
Il va vous demander pour elle, cette foy,
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous, ni de moy.

Pour comble de malheur, la Reine me soupçonne,
Si vous voyez la rage, où son Coeur s'abandonne,
Et tout l'empoiement de ce Courroux affreux,
Qu'elle voue à l'objet, honoré de vos feux.
Elle jusqu'ou n'ira point cette fureur jalouse,
En cherchant une amante, elle trouve une épouse;
Et qu'elle perde, enfin, l'espoir de m'en punir
Que par la seule mort, qui peut nous desunir?

D. Pedro.

Calmez-vous, chere Ines, votre frayeur m'offense.
Et de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours en commis à ma foi?

Ines.

Ah! Prince, pensez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs, dont je me sens saisie.
Je crains cet intérêt, dont vous touchez ma vie.
Je scay ce que ma mort vous coûteroit de pleurs,
Et ne crains mes dangers que comme vos malheurs.
Vous le sçavez: l'espoir d'être un jour couronnée,
Ne m'a pas fait chercher votre auguste hyménée:
Et quand j'ai violé la Loy de cet Etat,
Qui traite un tel Hymen de rebelle attentat,
Vous sçavez que pour vous me chargent de ce crime,
De vos seuls intérêts, je me suis la victime.
Cent fois, dans vos transports, et le fer à la main,
De vous ay vu tout pren à vous percer le sein,
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser, en mourant, ma timide tendresse.
C'est à ce seul péril que mon coeur a cédé.
Il falloit vous sauver, et j'ai tout hasardé.

Je ne m'en repens pas. Le Ciel, que j'en atteste,
Voit que si mon audace à moi seule en sueste,
Même sur l'échaffaut je cherirois l'honneur
D'avoir jusqu'à ma mort fait tout votre bonheur.

D. Pedre.

Ne doutez point, Inès, qu'une si belle flâme,
De feux aussi parfaits, n'ait embrasé mon âme.
Mon amour s'en accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à vanger vos allarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes!
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont pour jamais l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la Reine écouter ma Colère;
Et même le respect, que je dois à mon Père,
Si je tremblois pour vous ...

Inès.

Ah! cher Prince, arrêtez.

Je frémis de l'excès, où vous vous enportez.
Pour prix de mon amour, rappelez-vous sans cesse
La grace, que de vous exigea ma tendresse,
Le jour heureux, qu'Inès vous reçut pour époux.
Vous la vîtes, leigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble, et de m'être fidelle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle;
Et dans quelque péril que vous jettâs ma foy,
De n'oublier jamais que vous avez un Roy.

D. Pedre.

Je ne vous promis rien; et je sens plus encore
Qu'il n'en point de devoir contre ce que j'adore.

Si je crains pour vos jours, je vais tout hasarder,
Et vous m'êtes d'un priee, à qui tout doit céder.
Mais, s'il le faut, fuyez: que le plus sûr agile,
Sur vos jours menacez, me laisse un coeur tranquille.
Emmenez sur vos pas loin de ces tristes Lieux,
De notre Saint Hymen, les gages précieux.
Aux ordres, que j'attends, je sais que ma réponse
Va soudain m'attirer la colere d'Alphonse.
Les africains défaits, il ne me reste plus
Ni raisons, ni prétextes à couvrir mon refus.
Il faut lui déclarer que quelque effort qu'il tente,
Je ne saurois souscrire à l'Hymen de l'Infante.
Je connois, de son coeur, son inflexible fierté:
Il voudra, sans égard, m'immoler au traité:
Et si de mes refus éclaircissant la cause,
La Reine pénétreroit quel nœud sacré s'oppose.....
J'en ferois d'horreur, chere Ines; mais Le Roy
Vous livreroit, sans doute, aux rigueurs de la Loy.
Et moy desespéré..... fuyez, fuyez, Madame.
De cette affreuse idée, affranchissez mon ame.
Fuyez.

Ines.

Non, en fuyant, Prince, je me perdrois.
Ce qu'il nous faut cacher, je le décelerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de Constance.
Dissipons les soupçons de notre intelligence.
Ne nous revoyons plus: et contraignant nos Seurs,
Reservons ces transports pour des temps plus heureux.
D. Pedro.

Ty consens, chere Ines. Alphonse va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt, que vous y pouvez prendre.

Ines.

Que me promettre, hélas! de ma faible raison,
Moi, qui ne puis sans troubles entendre votre nom!

D. Pedre.

Adieu. reposez-vous sur la foi, qui m'engage.
Dans cet embrassement, recevez-en le gage.
Séparons-nous.

Ines.

J'ai peine à sortir de ce lieu.
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

Fin du premier acte.

266

8
1702

Acte Second
Scène première.
Alphonse. Constance.
Constance.

Quoy! me flatay-je en vain, Seigneur, que ma prière
Touche un Roy, que je dois regarder comme un Père?
Et ne puis-je obtenir que par égard pour moy
Vous n'alliez pas d'un Fils, solliciter la foy?
Ne vaudroit-il pas mieux qu'en ce hymenée
Luy-même impatient vint hâter la journée,
Qu'il en prenne les nœuds, et que ce heureux jour
Fût marqué par sa foy moins que par son amour?
260 A le précipiter, qui peut donc vous contraindre?
D'un injuste délai, m'entendez-vous me plaindre?
Je sçai par quels sermens ces nœuds sont arrêtés;
Mais le temps n'en en pas présent par les Traitez;
Et mon frere chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre Fils, à Constance.

Alphonse.

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté N'est mieux que le murmure.
Mais de plus longs délais vous seroient trop d'injure.
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que ^{mon} le devoir.
Par mes ordres, mon ^{mon} fils dans ces lieux va se rendre.
Le dessein en est pris; et je luy vais apprendre.....

Constance.

Ah! de graces, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts, daignez compter le mien.

Si depuis qu'en ces lieux j'accompagnay ma mere,
Vous m'avez toujours vûe attentive à vous plaire;
Si toute ma tendresse, et mes respects profonds,
Et de fille, et de pere ont devancé les noms,
Daignez attendre encor.

Alphonse.

De tant de résistance,

Je ne sais, à mon tour, ce qu'il faut que je pense.
L'Infant est-il pour vous un objet odieux?
Et ce Prince, à tel point, a-t'il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre?
Pourquoy craindre l'instant, qui vous joint l'un à l'autre?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

Constance.

Un objet de mépris? Hélas! S'il pouvoit l'être,
Si moins digne, Seigneur, du sang, qui l'a fait naître,
Son Hymen, à mes vœux, n'offroit pas un Héros,
J'attendrois la réponse avec plus de repos.
Mais je ne seindray pas de le dire à vous même;
Je ne la crains, Seigneur, que parceque je l'aime.
Pouffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret.
Quel autre confident plus tendre, et plus discret
Pourrois-je jamais choisir une si belle flâme?
L'aspect de votre fils troubla d'abord mon ame.
Des mouvements soudains inconnus à mon coeur,
Du devoir de l'aimer, firent tout mon bonheur.
Et vous jugez combien dans mon ame charmée
J'en ai crû cet amour avec sa Renommée.
Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits, etonnans, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de luy j'appellois la victoire!
Par combien de soupirs, célébrois je sa gloire!

Enfin, je l'ay revu triomphant ; et mon coeur
N'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse ! autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse.
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je devore en secret mes soupirs, et mes pleurs.
Mais il me reste, au moins, une faible espérance,
De trouver quelque forme à son indifférence.
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, Seigneur, ce jour, où plus heureuse,
Je fléchirai pour moy son ame généreuse ;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
La honte d'un refus, dont il faudroit mourir.

Alphonse

Ma fille, car l'aveu, que vous daignez me faire,
Vient d'émuouvoir pour vous des ^{tendresses} entrailles de pere,
Ces noms intéressans flattent déjà mon coeur ;
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur.
Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils, à tant d'attraits, ne peut être insensible.
Et quoy que vous pensiez, vous verrez dès ce jour,
Et son obéissance, et même son amour.
Je vais.....

Scène II.

Alphonse. Constance. Un Gardes
Le Gardes.

Le Prince vient, Seigneur.

Constance. Je me retire.

Mais si mes pleurs sur vous ont encore quelque empire.....

Alphonse.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroy ;
Et de votre bonheur, reposez-vous sur moy.

Scene III.

Alphonse. Dom Pedre.

Don Fernand. Gardes.

Alphonse.

Les Peuples ont assez célébré vos Conquêtes,
Prince. N'est temps, en fin, que de plus douces fêtes
Signalent cet Hymen, entre deux Rois jurés,
Digne prix des exploits, qui l'ont trop différé;
Cet Hymen, que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la Politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas,
Que l'Univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance
Vous m'ayez laissé voir si peu d'impatience;
Que loin de me presser de couronner vos feux,
À vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

Dom Pedre.

J'espérois plus, Seigneur, de l'amitié d'un Père.
N'étoit-ce pas assez m'expliquer, que me taire?
J'ai cru, sur cet Hymen, que mon Roi voudroit bien
Entendre mon silence, et ne m'ordonner rien.

Alphonse.

Ne vous ordonner rien! à ce mot, téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colère;
Et si je m'en croyois.... Mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de constance,
D'opposer à ses vœux la farouche fierté
D'un cœur, inaccessible aux traits de la beauté.
Mais vous figurez-vous que ces grands Hyménées,
Qui des Enfans des Rois reglent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?

Non, Prince : Loin du Trône, un penser si ^{si} bizarre.
L'en pax d'autres ressorts que le Ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la Commune Loix.
L'intérêt des États donne seul notre Foy.
Laissons à nos Sujets cet égard populaire.
De n'approuver d'Hymen, que celui, qui leur plait;
D'y chercher le rappro des Coeurs, et des esprits.
Mais ce bonheur, pour nous, n'en pas d'assez haute prix.
Il nous en glorieux qu'un Hymen politique
Assûre, à nos dépens, la Fortune publique.

D. Pedro.

L'en pousser un peu loin ces maximes d'Etat.
Et je ne croirai point commettre un attentat.
De vous dire, seigneur, que malgré ces maximes,
La Nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des Mortels dispose de sa foy.
Ce droit n'en il étain que pour le, fils d'un Roy?
Et l'honneur d'être né si près du rang Suprême,
Me doit-il, en esclave, arracher à moy même?
Déjà, de mes discours, frémit votre Courroux.
Mais regardez, seigneur, un fils à vos genoux.
Pretes à mes raisons une oreille de pere.
Lorsque, de Ferdinand, vous obtintes la Mere,
L'aut daigner consulter ni mes yeux, ni mon Coeur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa Soeur.
Je n'ai que les vœux, les traits de la Princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse.
Vous ne pourriez prévoir cet obstacle secret,
Que le fonds de mon Coeur vous oppose à regret.
Et cependant il faut que je vous le révèle.
Je sens trop que le Ciel ne m'a point fait pour elle.

Qu'avec quelque beauté, qu'il l'ait voulu former,
~~Mon destin~~ pour jamais me deffend de l'aimer.
~~My-même~~ J'aimez vous tant chers, & depuis mon enfance
Vous pouvez vous louer de mon obéissance;
Si par quelques vertus, et par d'heureux exploits,
Je me suis montré fils du plus grand de nos Rois,
Laissez, aux droits du sang, céder la politique:
Épargnez-moi, de grâces, un ordre tyrannique:
N'accablez point un cœur, qui ne peut se trahir,
Du mortel desespoir de vous desobéir.

Alphonse.

Je vous aime: et déjà d'un discours, qui m'offense,
Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
À malgré mon courroux, ^{l'aimons} le cœur trop paternel
N'hésitoit à trouver en vous un criminel.
Mais ne vous flâtez point de cet espoir frivole,
Que je saime à l'amour balancer ma parole.
Écouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand, par ses Ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des Rois la Majesté sacrée,
Si leur loi ne peut pas rassurer les Mortels,
Si leur Trône n'en pur autant que les Autels;
Et si de leurs Traitez, l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le Decret de Dieu même?
Mais en rompant les noeuds, qui vous ont engagés,
Voulez-vous ^{qu'à jamais} que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre ^{immortelle} éternelle,
Accoure se vanger d'un voisin infidèle;
Que des Fleuves de sang.....

D. Lure

D. Pedro.

11
188

Ah! Seigneur, en-ce à vous
A craindre d'allumer un si foible courroux?
Bravez des ennemis, que vous pouvez abbatre.
Quand en en sûr de vaincre, a-t-on peur de combattre?
La victoire a toujours couronné vos combats;
Et j'ay moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoy ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes.
Soumettez la Castille; et que tous vos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles Destins.
Heureux, si je pouvois dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon Père!

Alphonse.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moy.
Vous parlez en soldat; je dois agir en Roy.
Quel est donc l'Héritier, que je laisse à l'Empire?
Un jeune ^{ambitieux} audacieux, dont le cœur ne respire
Que les sanglants combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets.
Je plains le Portugal des maux, que luy prépare,
De ce cœur effrené, l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le Ciel fit les Rois?
N'auroit-il donc rangé les Peuples sous nos Loix,
Qu'à fin qu'à notre gré la folle tyrannie
Sans impunité se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du Trône; et connoissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets, ^{justes} dépositaires,
Nous ne sommes pas tous leurs Maîtres que leurs Pères.

Au peril de nos jours, il faut Les rendre heureux;
Ne conclure ni paix, ni guerre que pour eux;
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage:
Et quand dans ses excès notre aveugle courage,
Pour une gloire injuste, expose Leurs Destins,
Nous nous montrons leurs Rois moins que leurs assassins.
Songez-y. quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez.
Aujourd'hui mon sujet, Don Pedro, obéissez.
Et sans plus me lasser de votre résistance,
Dégagez ma parole, en épousant Constance.
En un mot, je le veux.

D. Pedro:

Seigneur, ce que je suis,
Ne me permet aussi qu'un mot, je ne le puis.

Scene IV.

Alphonse. La Reine. D. Pedro.

Mes. Alphonse.

Madame, ^{qu'est-ce que je dis?} qui l'eussé crû? Je ^{crois} ferois de le dire.
Le rebelle résiste à ce que je desire.

Et malgré mes bontés, vient de me Laisser voir

Cet inflexible orgueil, que je n'osois prévoir.

Par l'affront. Otez-moi, qu'il, fu à la Castille,

Il me couvre ^{de honte} ~~de honte~~ et vous, et vôtres filles;

Et je ne comprends pas par quel enchantement

J'en puis suspendre encor Le juste châtimement.

N'en-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse?

Si de sa résistance il a quelque complice.....

La Reine.

~~Y. l'infante~~
~~en fait ma~~, Seigneur; vous la voyez.
la Comtesse.

Alphonse.

Ines!

Ines.

Gins
e,

Moy?

La Reine.

Le Prince, séduit par ses foibles traits,
Et plus, sans doute encor par beaucoup d'artifices,
S'applaudit de luy faire un si grand sacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour.
J'en ay prévu l'obstacle; et depuis plus d'un jour,
Les regards de l'Ingrat toujours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tanton, à la perfide, exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux, que trahissoient les pleurs,
Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois, tous deux ils se sont vus,
Ils se sont en secret long-temps entretenus,
Et tous deux, confirmant mes premières allarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

Inès au Roy.

C'est en vain qu'on m'accuse, de vous ne croirez pas.

D. Pedre.

Ne desavouez point, Inès, que je vous aime.
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moy-même.
Mais laissez sur moy seul tomber votre courroux.
Inès n'en point coupable; et jamais.

Alphonse.

Taisez-vous.

à la Reine.

Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie.
Dans son Appartement ~~qu'on la garde~~ ^{qu'on la fasse garder.}

D. Pedro.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous ~~laisser~~ ^{garder}?
Vous exposez ses jours....

Alphonse.

Sortez de ma présence,
Ingrat; je mets encor un terme à ma vengeance.
Vous pouvez, dans ce jour, réparer vos refus;
Mais ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D. Pedro.

Ah! pour Inès tant de rigueur m'accable....
Je sors; mais je crains bien de revenir coupable.

Scène V.

Alphonse. La Reine. Inès.
par Alphonse. Alphonse.

C'en est donc fait, L'Ingrat se soustrait à ma Loy.
Que vais-je devenir? Seray-je pere, ou Roy?
Comment sortir du trouble, où l'on orgueil me liare?
Ciel! daigne m'inspirer le parti, qu'il faut suivre.

1^{re}
1780

Scène VI.
La Reine. Ines. Gardes.
La Reine.

Vous ne voyez ici que coeurs desesperés :
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondez.
Quand le Roy laisseroit desarmes sa Colere,
Vous ne fléchirez point une jalouse mere :
Et je vous jure ici que mon repentiment
N'aura point vû rougir ma fille impunément.
Laut-êtré, si j'en crois la fureur, qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide,
Et le Prince cruel, qui nous ose outrager,
Pourroit vous ^{grandes} palisser, perfide, à ce danger.
Tremblez. Plus de vos coeurs, je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

Scène VII.
La Reine. Constance. Ines.
Gardes.
La Reine.

Ah, ma fille!

Constance.
Dequoy m'allez-vous in former,
Madame? Tout ici conspire à m'allarmer.
J'ay vû sortir le Prince, enflammé de Colere,
Et la même fureur éclate au front du Pere.
De quels malheurs?

La Reine.
Voilà. Le Prince ose vous refuser.
Voilà l'indigne objet, que vous fait mépriser.
Gardez, Conduisez-la. Ma fille est outragée.
Mais dussay-je en périr, elle sera vengée.

Constance.
~~Ah! ne vous changez pas de ces barbares sons.~~
~~Quand vous m'avez vengée, en souffrant, je meurs.~~

Fin du Second acte.

Acte III.
Scene premiere.
Alphonse. La Reine. *gantes*
Alphonse.

Oùy, qu'elle vienne, avant que mon Coeur, s'abandonne,
Aux Conseils violens, que le Courroux, luy donne,
Il faut, de la prudence, empruntant le secours,
D'un trouble, encor naissant, interrompre le cours.
~~Et puis~~ ^{Et puis} ~~Sur~~ ^{Sur} ~~les~~ ^{les} ce que le Ciel m'inspire.
Dans le fonds de son Coeur, je me promets de lire.
Madame, je l'attends. Qu'on la fasse venir,
Je vais voir si je dois pardonner, ou punir.

La Reine.
Oh! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle?
L'Amour seul, qu'elle inspire, en un crime pour elle.
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir;
Seigneur, de l'accroître, ardente à le nourrir,
Le plus superbe encor par l'hymen, qu'elle arête,
Elle s'en touz permis pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avouer à regret.
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le prince, ne suivant qu'un fol amour pour guide,
Va, de ses entretiens, goûter l'appas perfide;
Sans doute à la revolt, elle se l'enhardit.
La Laissez vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider aux dépens de sa vie
Celles, que séduiroit, on auroit impunies?
De la severité, si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès?
Voulez-vous tous les jours qu'une fiée sujette,
Des Enfans de ses Rois, médite la défaite?

148

Que profitant d'un âge, ouvert aux vains desirs,
Où le Cœur impudenc vole aux premières plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir, qui nous brave,
Et dans les Souverains se choisit un esclave!
Délivrez vos Enfans de ce funeste écueil;
De ces fiers Beautés épouvantez l'orgueil;
Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
À respecter des Coeurs, trop élevez pour elle.

Alphonse.

Je voulois la punir, et mon premier transport,
Avec vos sentimens, n'étoit que trop d'accord.
Mais je ne suis pas Roy pour céder sans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance.
Ainsi d'autres moyens, que je ^{veux éprouver} ~~veux éprouver~~
Allez; et qu'elle vienne à l'instant me trouver.

~~Alphonse sort.~~
~~Alphonse sort.~~

Scene II.

Alphonse. *Gardien.*

Piel! quel est donc
~~quel est donc~~ l'horreur du sort, qui me menace?
Je crains toujours qu'un Fils, consommant son audace,
Ne me réduise, enfin, à la nécessité
De punir malgré moi la coupable Perte.
N'oppose point en moy le Monarque, à le Père:
Chasse loin de mon Fils un transport téméraire,
Je luy vais enlever l'objet de tous ses vœux.
Fay qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux.
Qu'il perde son amour, en perdant l'espérance.
Protège, juste Ciel! daigne aider ma prudence.

Rene III.
Alphonse. Inès. *garter.*
Alphonse.

Venez, venez, Inès. Peut-être, attendez-vous
Un rigoureux arrêt, dicté par le Courroux.
Vous jettez la discorde au sein de ma famille.
Contre le Portugal, vous armez la Castille.
Et vos yeux, le seul obstacle à ce que j'ay promis,
M'allarment plus ici qu'un ~~peuple~~ ^{peuple} d'ennemi.
Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
Que d'un fils indiscret vous approuviez la fureur.
Ni qu'en entretenant ces transports furieux,
Vôtre cœur ait eu part au crime de vos yeux.
Je ne punirai point des malheurs, que peut-être,
Malgré votre vertu, vos charmes ont fait naître.
Quoy qu'il en soit, enfin, je veux bien l'ignorer.
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

Inès.

Je l'ai bien crû, seigneur, d'un Monarque équitable,
Qu'il ne se plairoit point à me croire coupable.
Que luy même plaignant l'état, où je me voy,
Ne m'accableroit point.....

Alphonse.

Inès, écoutez-moy.

De vos nobles Ayeux, je garde la mémoire.
Du Sceptre, que je porte, ils ont acerû la gloire.
Vôtre sang, illustre par cent fameuses exploits,
Ne le cède en ces Lieux qu'à celui de vos Rois.
Sur tout, à votre Ayeul, guide de mon enfance,
Je sçai ce que mon cœur doit de reconnaissance.

Alphonse.

Je vous entens;
Superbe! ce discours confirme mes alarmes.
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoy! c'en est donc pour mon Fils que vous vous réservez;
Et c'en est contre son Roi vous qui le soutez!
Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
Ne tranche, de mes jours, l'incommode durée.
Je gêne de vos feux, l'ambitieuse ardeur.
Mon fils ^{veut} doit avec vous partager ^{ma} grandeur;
Et le rebelle en proie à l'ardeur, qui l'entraîne,
Ne brûle d'être Roi que pour vous faire Reine.
Que scay-je même encor si plus impatient
Au mépris de la Loy, peut-être l'oubliant,
Vôtre amour n'aurait point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hymenée!

Ines.

O ciel! que pensez-vous?

Alphonse.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un noeud criminel je vous scavois liez, ...
Teméraire, tremblez; n'espérez point de grace.
L'opprobre et le supplice expieraient votre audace.
C'est votre même ayeul, dont je vante la foy,
Qui pour l'honneur du Trône en a dicté la Loy;
Et jusques sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous.
Ines, si vous osez justifier ses craintes,
C'en luy, que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux depeu de vos jours, je suivrois ses conseils.

16
88

Scene IV.
Alphonse. La Reine. Ines.
La Reine ^{garde}

vez, Ah! Seigneur, prévenez la dernière des graces.
Le coupable Dom Pedre en déjà dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un Peuple prêt à servir son dessein.
De tous Côtés s'élève une clameur rebelle:
Chaque moment grossit la troupe criminelle;
Tous jurent de le punir, et ^{aujourd'hui} ~~aujourd'hui~~
Ne ^{reconnaissent} ~~reconnaissent~~ plus de Souverains que luy.
De ce Palais sans doute, ils vont forcer la Garde.

Alphonse.

Ciel! à cet attentat, faut-il qu'il se hazarde?
Malheur, que je n'ay pu prévoir, ni prévenir!
C'en en fait. allons donc me perdre, où le punir.
Vous, ^{à la Reine} retenez Ines.

Scene V
La Reine. Ines. ^{garde}
La Reine.

Voilà donc votre ouvrage,
Perdez!

Ines.

Épargnez-moi la menace, et l'outrage,
Madame. Puis-je craindre un impuissant Courroux,
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse Seul le sort vous inquiète,
Et Dom Pedre périt, vous êtes satisfaite.
Et un et l'autre péril accable mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils.
Quelque succès qu'il ait, qu'il triomphe, où qu'il meure.
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;

Et c'en la même peine à ce cœur abbatu,
D'avoir à regretter la vie, où la vertu.

La Reine.

Pouvez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle, quand c'en vous, qui le forcez au crime?

Quand vous voyez l'effroi d'un amour applaudi,
Que du moins par l'espoir vous avez enhardi?

Mais que fais-je? pourquoi perdre ces paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles.

Le quere, soit où non, de l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit, je ne vous hais pas moins.

De Dom Pedro, et de vous, mes malheurs sont le crime,
Quiniez-vous l'un et l'autre en être la victime.

Quel bruit entens-je? O ciel! c'en l'Infant, que je voi.
O desespoir! Sachons à quel devient le Roi.

Scène VI.

Dom Pedro. Ines. Garces.

D. Pedro.

Enfin, à la faveur d'une fièvre émeuë,
Je puis, ma chère Ines, dérober votre vie.

Venez.

Ines.

Qu'avez-vous fait, Prince? Et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours, trahir votre devoir?

Quoy! Dom Pedro, l'objet d'une flamme si belle,
N'en plus qu'un fils ingrat, et qu'un sujet rebelle?
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien!

Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien.

Mais qu'apprends-je? O ciel! quel sang teint cette épée?

N'en frémis. Dans quel sein l'auriez-vous donc trempée?

Aux

D. Pedre

15
1810

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur.
Non, j'ai, de ce péril, affranchi ma fureur.
Aux portes du Palais, dès que j'ai vu mon Pere,
A nos premiers efforts, opposer sa Colere,
J'ai fuy de sa presence, et quittant les Mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins:
Et sur quelques soldats, laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté, la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous; suivez-moi.

Ines.

Non, ne l'esperez pas,
Prince. Je crains le crime, et non point le trépas.
Dans ce désordre affreux, je ne puis vous entendre.
Allez à votre Pere, et courez le défendre.
Allez mettre à ses pieds ce fer sédition.
Méritez votre grace, où mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du ^{tourment} destin, qui m'accable,
A vous perdre innocent, qu'à vous sauver coupable.

D. Pedre.

Laissez-moi mettre, au moins, vos jours en sûreté.
Je ne crains que pour vous un Monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace:
Et je reviens alors Luy demander ma grace.
J'écoute jusques-là l'inflexible Courroux;
Et ne puis rien sur moi tant que je crains pour vous.

Ines.

Ah! par tout ce qu'Inès eut sur vous de puissance,
Prenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez dévouer de coupables transports.
Pour prix de mon amour, donnez-moi vos remords.
Mais si vous n'en croyez que votre aveugle rage,
Je demeure en ces lieux, et j'y suis votre otage.

D. Pedre.
Quoi, barbare, vez-vous refuser mon secours?

Scène VII.

D. Pedre. Constance. Ines.
Constance.

Ab! Dom Pedre, fuyez: il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse, et sa seule présence
A des seditieux, desarmés l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur, confondue avec la Majesté.
Tout en paisible il vient: et sa colere aigrie,
S'il vous voit...

D. Pedre.
Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse Princesse? et par quelle bonté
Prendre un soin, que Dom Pedre a si peu mérité?
Constance.

D'un vulgaire dépit, j'étouffe le murmure.
Je voi trop vos dangers, pour sentir mon injure.
Ne perdez point de temps; hâtez-vous, et fuyez.
Je vous pardonne tout, pour vu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la Rigueur fatale.....
Fuyez, vous dis-je, encor, fuyez ce avec ma rivale.
O ciel! le Roi parôu.

18
1782

Scène VIII.

Alphonse. La Reine. D. Pedre.
Constance. Ines. Gardes.

Alphonse. Sans voir D. Pedre.

Ouy, trop coupable fêtu,
De ta rébellion, tu recevras le prix.
Rien ne peut te sauver... Mais je vois le perfide.
Eh bien? ton bras en-il tout prêt au parricide?
Egètre, rends ton épée, où percer m'en le veux-tu.
Choisis.

D. Pedre.

Ce moi, Seigneur, l'arrache de ma main.
En vous la remettant, ma perte est infaillible.
Je ne connois que trop votre Cœur inflexible:
Mais je ne puis malgré le péril, que je cours,
Balancer un ^{instant} mon devoir, et mes jours.

Disposez-en, Seigneur, mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime, et l'innocence.
C'en est pour sauver Ines que je m'étois armé.
J'en ay cru sans égard mon amour alarmé.
Et je la dérobois au sort, qui la menace,
Si la vertu se fust prêtée à mon audace:
Je n'ay pu la fléchir; et ^{malgré} mon effroy,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moy.

Reconnoissez du moins ce courage héroïque.
Délivrez-la, Seigneur, d'une main tyrannique,
Qui pourroit...

Alphonse.

Tu devrais t'occuper d'autres soins:
Tu la servirois mieux, en la défendant moins.
Craint pour elle, et pour toy...

D. Pedro.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon supplice.
Songez, si vous n'usiez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire, il lui reste un vengeur.
Vainement vous voyez la révolte calmée:
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée.
Le peuple, malgré vous, peut briser ma prison.
Je ne connoitrois plus ni devoir, ni raison.
Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois vanger Inès, n'ayant pu la défendre,
Dans mes transports cruels renverser tout l'état,
Lunir sur mille coeurs cet énorme attentat:
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours, et ceux de la Princesse.

Scène IX. Alphonse.

Gardez, délivrez-moi de cet emportement,
Et qu'il soit arrêté dans son appartement.
Fils ingrat, et rebelle, où réduits tu ton Père?
Laudra-t-il ^{l'immoler} ~~à sa justice~~ une tête si chère?
^{à la Rime} Rentrez avec Inès. ^{à Commanche} Ne suivez point mes pas.
Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

Fin du Troisième acte.

264.

Acte IV.

Scène première.

Alphonse. Garde

Alphonse.

Qu'on m'amène mon fils.

Scène II.

Alphonse seul

Que mon ame en émue!

Quel sera le succès d'une si triste vie?

Si toujours inflexible, il brave encor mes Loix,

Je vais donc voir mon fils pour la dernière fois.

N'ay-je pas tant de vœux obtenus sa naissance,

N'ay-je avec tant de soin cultivé son enfance;

Le formé sur mes pas au mépris du repos,

Ne l'ay-je vu si tôt égaler les Héros,

Que pour avoir à perdre une tête plus chère?

N'étoit-il donc, ô Ciel! qu'un don de ta Colère?

Seul, tu me consolais, mon fils: et sans chagrin,

Je sentoïis, de mes jours, le rapide déclin.

Dans un digne héritier je me voyois renâître.

Je croyois, à mon peuple, élever un bon maître.

Et de ton regne, heureuse, présageant tout l'honneur,

D'avance je goûtois ta gloire, et leur bonheur.

Que devient désormais cette douce espérance?

Tu n'es plus que l'objet d'une juste vengeance:

Ton père, et tes sujets vont te perdre à la fois;

Ta mort en aujourd'hui le bien que je leur dois.

Ta mort! et cet arrêt s'extirpe de ma bouche.

La Nature frémit d'un devoir si farouche.

Je dois te condamner: Mais ^{ce} mon cœur ^{combattu}
Sesent l'horreur du crime, en suivant la vertu.
Je ne scâi quelle voix crie au fond de mon âme,
Te justifie encor par l'excès de ta flamme,
Me dis, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels.
J'ai du moins ^{reconnu} que malgré ton ivresse
Tu n'as point pour ton père étouffé ta tendresse;
J'ay vu qu'au désespoir de me désobeir
Tu mourrais de douleur, sans pouvoir me haïr.
Mais de quoi m'entretiens je? et que prétens je faire?
Au mépris de mon rang, ne veux-je être que père?
Ah! ce nom doit céder au nom sacré des Rois.
Quittons le Diadème, où vangeons en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le supplice;
Effrayons mes sujets de toute ma justice:
Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
En voyant que mon fils n'en est pas excepté.

Scène III.

Alphonse. Don Pedro. Gardes.

Alphonse.

Le conseil en main, Prince, je vais l'entendre.
Vous jugez de l'arrest, que vous devez attendre.
Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grace.
L'obéissance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il en, ce cœur parle pour vous;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux.

Achievez de le vaincre. Un repentir sincère
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un père.
C'en moi, qui vous en prie: et dans mon tendre effroy,
Je cherche à vous fléchir moins pour vous, que pour moy.
J'oublierai tout, en fin. Dégagez ma promesse.
Il faut ^{desce} aujourd'hui même épouser la Princesse.
Et si vous refusez ce noeud trop attendu,
J'en mourrai de douleur: mais vous êtes perdu.

D. Pedre.

Connoissez votre fils, Seigneur. Malgré son crime,
Il tient encor de vous un coeur trop magnanime.
Les plus affreux périls ne scauroient m'ebranler.
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisoient trembler.
Je ne crains pas la mort: et ce que n'a pû faire
L'amour, et le respect, que je porte à mon père,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes sentimens. Vous pouvez prononcer.

Alphonse.

Es-tu pourquoy conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect, qui ne sert qu'à ma peine.
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel, contre moi, conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide.
Raffermissa justice, encore trop timide.
Et quand tu me réduis, enfin, à le vouloir,
Laisse-moi te punir, au moins, sans desespoir.

D. Pedre.

J'ai mérité la mort. Alphonse.
J'offre encor la vie.

D. Pedre.

Que faut-il? Alphonse.
Obeir.

D. Pedres.

Elle m'en donc ravie.
Je ne puis, à ce prix, jouir de vos bontez.

Alphonse

^{aux Gardes.} Faites entrer les Grands. Et vous, ^{l'Infant} Prince, Partez.

Scene IV.

Alphonse. Rodrigue. Henrique
2. Grands du Royaume. Gardes.

Alphonse.

^{après qu'on lui place}
Que chacun prenne place. Hélas! à mes allarmes,
Je voy que tous les cœurs donnent déjà des larmes.
D'un trouble, égal au mien, vous paraissez saisis.
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons vous, et moy, d'une vaine tristesse.
Que la justice seule ici soit la maîtresse.
Ceux, que le Ciel choisit pour le Conseil des Rois,
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
Vous savez quel Infant, par un refus rebelle,
Des Traités les plus saints, rompt la foy solennelle;
Et que suivi du Peuple, aujourd'hui, l'inhumain
A forcé ce Palais, les armes à la main.

Que content d'éviter l'horreur du Parricide,
Il me laissoit en proie à ce Peuple perfide,
Qui promettoit ma Teste et mon Trône à l'Ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à vanger la Grandeur Souveraine,
Vous avez vu le crime, ordonnez-en la peine.
Vous, Rodrigue, parlez.

Peut-être sans l'amour, dont elle est prévenue,
De vous même aujourd'hui je l'aurais obtenue.

D. Pedre.

Elle m'en donc ravie.
Je ne puis, à ce prix, jouir de vos bontez.

Alphonse

^{aux Gardes.} Faites entrer les Grands. Et vous, ^{l'Infant} Prince, sortez.

Scene IV.

Alphonse. Rodrigue. Henrique
2. Grands du Royaume. Gardes.

Alphonse.

^{Gardes qu'on leur place.}
Que chacun prenne place. Hélas! à mes allarmes,
Je voy que tous les cœurs donnent déjà des larmes.
D'un trouble, égal au mien, vous paraissez saisis.
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons vous, et moi, d'une vaine tristesse.
Que la justice seule ici soit la maîtresse.
Ceux, que le Ciel choisit pour le Conseil des Rois,
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des Loix.
Vous savez que l'Infant, par un refus rebelle,
Des Traitez les plus saints, rompt la foy solennelle;
Et que suivi du Peuple, aujourd'hui, l'inhumain
A forcé ce Palais, les armes à la main.

^{à l'Infant}
Vous avez à vanger la grandeur souveraine.
Émouvs de l'attentat, ^{ordonnez} prononcez-en la peine.
Vous, Rodrigue, parlez.

Rodrigue.

Le devois-je, Seigneur?

Je vous ai, pour Inès, fait connoître mon cœur.
Peut-être sans l'amour, dont elle est prévenue,
De vous même aujourd'hui je l'aurois obtenue.

L'Infant seul, de ma Âme, en l'obstacle fatal,
 Et vous me commandez de juger mon Rival !
 Consultez seulement votre propre clémence.
 Et que vous ressentiez vous dir ce que je pense.
 Pour ce cher criminel, tout doit vous attendrir.
 Peut-on délibérer, s'il doit vivre, ou mourir ?
 Pardonnez mes transports, mais c'en mettre en balance,
 La grandeur de l'Empire avec sa décadence.
 C'est douter si du joug il faut nous dérober,
 Et si votre grand nom doit s'accroître, ou tomber.
 Eh ! quel autre, après vous, en soutiendrait la gloire ?
 Qui, sous vos Etendarts, fixerait la victoire ?
 Vous ne l'avez point vu : mais vos regards surpris
 Auroient, à tous les coups, reconnu votre fils ;
 Et sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
 Dans ses moindres exploits, trouve de quoi l'absoudre.
 N'ose, dites-vous, violer les Traitez ?
 Mais les Traitez des Rois sont-ils des cruautés ?
 Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille,
 Immoler, sans égard, votre propre famille ?
 N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empressemens,
 Avec assez d'éclat, dégagé vos sermens ?
 Croyez que Ferdinand rougira, si Constance
 Ne tenoit un Epoux que de l'obéissance,
 Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
 Et lui promettre par tout des sceptres, et des cœurs.
 Il force le Palais. Je conviens de son crime.
 Mais vous-même, jugez du dessein, qui l'anime.
 Il n'en veut point au Trône : il respecte vos jours.
 Au seul danger d'Inès, il donne son secours.

Amant desespéré platon que fils rebelle,
Mérite-t'il la mort d'avoir tremblé pour elle ?
Daignez luy rendre Inès, vous retrouvez un Fils,
Touché de vos bontez, et d'autant plus soumis.
Je diray plus encor; s'il le faut, qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse.
Mais duissay-je en mourir, sauvez votre soutien.
Sa vie est tout, Seigneur, et la mienne n'est rien.

Alphonse.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime
Même, en vous abusant, en bien digne d'estime.
Vôtre cœur, à sa gloire immole son repos,
Et vous prononcez moins en juge, qu'en Héros.
Mais écoutons Henrique.

Henrique.

Hélas! que puis-je dire?

Dans le trouble, où je suis, à peine je respire.
Ouy, Seigneur: et vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs
Entre Dom Pedro, et moy, partageroient leurs pleurs.
Dans le dernier combat, il m'a sauvé la vie.
Par le fer Africain, elle m'étoit ravie,
Et ce généreux Prince, ardent à mon secours,
Au coup, prêt à tomber, n'eût dérobé mes jours.
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
A mon libérateur, Ciel! pourrais-je survivre?
Plus qu'à son Père même, il m'en cher aujourd'hui.
Il tient de vous la vie, et je la tiens de luy.
Je scay pourtant je scay que la reconnaissance,
Du devoir d'un sujet, jamais ne nous dispense.
Ce sacré Tribunal ne m'offre que mon Roi;
Et je ne vois ici que ce que je vous doi.

Ma parole, tremblante à chaque instant s'arrête.
Il a sauvé mes jours, et je proserais sa tête.
Mais je dois à mon Roi de sincères avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

~~Henriques~~

Alphonse.

~~Henriques~~ ~~un coup de pitié~~ ~~de la pitié~~ ~~Henriques~~

De la foi d'un sujet, ô prodiges héroïques!

~~Alphonse, en ce moment, pour lui il mourrait!~~
Et vous le qu'il l'en écoute : et tu m'apprends trop bien

Qu'où la justice parle, on doit n'écouter rien.

Oùy, oùy, de la vertu l'autorité suprême

L'emporte dans mon cœur sur la Nature même.

aux autres Conseillers.

Je voy trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir, en plaignant mes malheurs.

Je condamne mon fils : il va perdre la vie.

C'en à vous, chers Sujets, que je le sacrifie.

Quelque crime, où l'Ingrat se ^{voit} abandonné,

Si je n'estois que pere, il seroit pardonné.

Consolez-vous. Songez qu'une prompt vangeance

Déliore vos enfans d'une injuste puissance.

Qu'on doit tout redouter de qui trahit la Loi ;

Et qu'un sujet rebelle en tyran, s'il en Roi.

L'arrêt en est porté. Que chacun se retire.

Et vous, de son destin, Mendaces, allez l'instruire.

à son fils

Mendaces

~~Henriques~~ ~~un coup de pitié~~ ~~de la pitié~~ ~~Henriques~~

Scene V.

Scène V.

Alphonse, *parle.*

Mais quel ~~serait~~ ^{quel} homme ~~pourrait~~ ^{pourrait} qu'ay-je fait ?
 Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait ?
 Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine,
 Qu'a connue, avant moi, la Sermette Romaine.
 Sévère Manlius, inflexible Brutus,
 N'ay-je pas égalé vos sévères vertus ?
 Je prononce un Arrêt, que mon cœur désavoue.
 Eh bien ! que l'univers avec horreur te loue,
 Monarque infortuné ! mais d'un si grand effort,
 Je ne ^{demande point} souhaite plus d'autre prix que la mort.

Scène VI.

Alphonse. La Reine. Constance.

Chœurs.
Constance.

Seigneur, le croirons nous ce jugement barbare ?
 Tout le Conseil en pleurs d'avec vous se sépare.
 Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu.
 Vous avez condamné votre Fils !

Alphonse.

je l'ai dû.

Constance.

Pouvez-vous l'avouer ? Ciel ! et puis je l'entendre !

La Reine.

Quel supplice cruel pour un Père si tendre !
 Eh ! faut-il que ! l'infant, par sa témérité,
 Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité
 De ?

Alphonse.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
 Madame, quand j'ai fait ce que je devois faire,

Quand malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous d'en penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mère.
Je vais le pleurer seul.

Scène VII.
La Reine. Constance. Gardes.
Constance.

Ah! Si je vous suis chère,
Madame, profitez de ces heureux moments.
Réquiez par vos pleurs son attendrissement.
Sauvez un malheureux du coup, qui le menace.
Allez; parlez; prenez: vous obtiendrez la grâce.

La Reine.
Je le suis. De mes soins, attendez le succès; &
~~Et fiez vous à moi de vos vrais intérêts.~~
~~Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.~~

Scène VIII.
Constance. Gardes.
Constance.
Gardes, cherchez Inès; qu'un moment on l'amène:
Je dois l'entretenir par l'ordre de la Reine.

Scène IX.
Constance seule.
Il le faut: pour sauver de si précieux jours,
De ma propre Rivale, implorons le secours.
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle-même!
Il n'importe à quel prix: je salue ce que j'aime.

Constance
~~Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.~~

24
scène

Scène X.
Constance. Ines. Gardes.
Constance.

Don Pedro est condamné, Madame.

Ines.

O desespoir!

Constance.

Vous savez mon amour : et vous avez pu voir
Que malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que la vie.
La Reine va tâcher de fléchir un Epoux.

Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux.

Mais quel foible secours contre un Roi si sévère!

Si, pour le mieux servir, votre amour vous éclaire,

Vous savez quels amis peuvent s'unir pour Lui;

Par quelle voye il faut s'en assurer l'appui;

Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,

Tout ce que vous seriez, si vous n'étiez captive.

Vos conseils sont des Loix, que vous m'allez dicter,

Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

Ines.

Dans un trouble si grand, j'ai peine à vous répondre.

Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.

Le Prince ne vous doit paroître qu'un ingrat.

D'un outrage apparent, vous avez vu l'éclat.

Je ne suis à vos yeux qu'une indigne Rivale;

Cependant

Constance

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.

Le Prince nous est cher : songeons à le sauver;

Et sans autre intérêt que de le conserver.

Ines.

Ce discours généreux raffermir ma constance.
Il me reste, Madame, encor une espérance.
Vous seule, auprès du Roy, m'ouvrant un libre accès,
Pouvez, de mes desseins, préparer le succès.

~~Et si ce discours ne peut d'ici que suppléer la Reine
Vint et trouva contre son vœu l'homme d'un autre chaîne
L'homme d'un autre chaîne l'homme d'un autre chaîne
Elle ne peut que par là se faire un autre chaîne
Et si ce discours ne peut d'ici que suppléer la Reine
L'homme d'un autre chaîne l'homme d'un autre chaîne
Elle ne peut que par là se faire un autre chaîne
Et si ce discours ne peut d'ici que suppléer la Reine
L'homme d'un autre chaîne l'homme d'un autre chaîne
Elle ne peut que par là se faire un autre chaîne~~

Parlez vous-même au Roy; qu'il consente à m'entendre.
J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
Je sauverai le Prince, à peut-être pour vous.

Constance.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle,
De penser que ce moi pût redoubler mon zèle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux.
L'honneur de le sauver en tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais, au Roi, faire parler mes larmes.
Qu'on aujourd'hui le Ciel vous prête d'autres armes.
Qu'il redonne le Prince à nos vœux empressés:
N'importe pour qui, qu'il vive, l'en a assez.

Fin du quatrième acte.

268.

240

25
del

Acte V.
Scène première.
La Reine. Constance.
La Reine.

Qu'avez-vous obtenu? vous êtes outragée,
Ma fille; et vous semblez craindre d'être vengée.
Quels sont donc vos desirs? et pour quels intérêts
Pretendez-vous qu'Alphonse écoute encor Inès?
Pourquoy, loin de s'entir une injure cruelle,
Mandier par vos pleurs une injure nouvelle,
Vous exposez à voir deux Amans odieux,
De vos maux, et des miens, triompher à nos yeux?

Constance.

Ah! Sans me reprocher ma pitié généreuse,
Suffrez que la Vertu, du moins, me rende heureuse.
C'en pour ne point rougir des affronts, qu'on m'a faits,
Qu'il faut ne m'en vanger que par mes seuls bienfaits.
~~Quand l'bonne avec vous a reçu votre fille,~~
~~Les Peuples benéficient les dons de la fastille~~
~~eurs Cois remplissoient l'air des plus tendres souhaits,~~
~~Us croyoient avec moy voir arriver la Paix.~~
~~Quelle Paix, juste Ciel! quelle Paix sanguinaire!~~
~~Je leur apportois donc la Célèste Colere.~~
~~Je venois diviser les Coeurs les plus unis,~~
~~Et par la main du pere assassiner le fils.~~
~~Quoy! tout un Peuple en Pleurs accablant~~
~~Leur pleurs secourant assuroient Constance~~
De la mort d'un Héros, leur unique espérance!
Hélas! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs.

Je n'ose me flatter du succès, qu'elle espère :
Mais, Madame, à ce prix, qu'elle me seroit chère !

La Reine.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnez,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes.
Vous avoir méprisée, en le plus grand des crimes.
Et Commencé d'un autre oeil, verrois-je l'inhumain,
Qui vous fait le jouet d'un ^{barbare} sarcasme de dain ?
Don Pedro a pu luy seul vous faire cet outrage.
C'est un monstre odieux, trop digne de ma rage.
Je deus pour vous l'affront, que vous ne sentez pas,
le je voudrais payer la mort de mon trépas.

Constance.

Vous voulez donc le mien ?

La Reine.

L'aimeriez-vous encore ?

Constance.

Ouy, tout ingrat qu'il en, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur.
Ce sont autant de coups, dont vous percez mon coeur.

La Reine.

Je n'en suis plus coupable. ô fille infortunée,
A quels affreux destins, êtes-vous condamnée ?
Je ne scay ce qu'Inès peut attendre du Roy.
Mais, enfin, son espoir m'a donné trop d'effroy.
S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pourroit, de l'Ingrat, révoquer les supplices,
Soyez que du succès, qu'Inès ose tenter,
son orgueil n'auroit pas long-temps à se flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur, qui m'anime,
vous laisse vos vertus, à se charger du crime.

26
188
Constance.

Ah' par pitié pour moy sauvez ces malheureux.

La Reine.

C'en par pitié pour vous que je m'arme contr' eux.

Constance.

Saut-il que votre amour aigrisse mes allarmes?

Scene II.

Alphonse. La Reine. Constance.

Alphonse.

~~Prince~~ Prince, je n'ay pu résister à vos larmes.

Je vais entendre Inès, on la conduit ici.

Mais elle espère en vain. Laissez-moi: La voici.

Constance.

~~La Reine.~~

~~Cal' on ne peut pas résister à ses larmes. Elle est si piteuse.~~

~~Allez, en l'adieu, quelle est la plus coupable.~~

~~Constance.~~

~~Allez, j'attends sur elle un regard favorable.~~

Scene III.

Alphonse. Inès. un Gardes. Gardes.

Inès.

Où, en, je n'en doute point, pour La dernière fois
Que j'adresse à mon Prince une timide voix.

Mais avant tout, seigneur, agréer que ce garde,
Que je viens d'informer d'un soin, qui me regarde,
Aille dès ce moment...

Alphonse.

Il faut vous l'arrêter.

au garde:

Faites ce qu'elle veut.

Inès au garde:

Revenez sans tarder.

Scène IV.
Alphonse. — Mes Gardes.
Mes.

Vous l'avez condamné, seigneur, malgré vous-même,
Ce Fils, que vous aimez, ce Héros, qui vous aime.
Et ce front, tout couvert du plus affreux ennuy,
Marque assez la pitié, qui vous parle pour Luy.
Vous ne l'écoutez point. — L'inflexible justice,
De tous vos sentimens, obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des Destins les plus chers,
D'une vertu si ferme, étouffer l'Univers.
Soyez juste. Des Rois, c'en est le devoir suprême.
Mais le crime apparent n'en pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle en digne du trépas.
A ces titres, seigneur, votre fils ne l'en pas.
Si, malgré les Traitez, il refuse Constance,
Ce n'en point un effet de désobéissance.
En forçant ce Palais, les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Avous pouvois, d'un mot, prouver son innocence.
Mais il croit me devoir ce généreux silence.
Et pour Luy, dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir, que d'exposer mes jours.
C'en à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes, qu'aujourd'hui pour lui votre Courroux,
Devant les a faits; le Prince est mon Epoux.

Le on
Ten
Vou

Alphonse

27
1788

Mon fils en votre époux ! Ciel ! que viens-je d'entendre ?
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre ?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendre mieux mon cœur ?

Inès.

Ah ! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grâce.
D'un plus heureux succès, j'ai flaté mon audace :
Et je ne prétends rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la Coupable, et sauver l'innocent.
Seule, j'ay violé cette Loi redoutable,
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.
J'ay mérité la mort. Mais, Seigneur, cette Loi
N'en engageoit point Le Prince, et ne lioit que moi.
Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant, dont il falloit défendre
Un fils, que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma ^{maître} foy pouvoit seul secourir.
Et mes propres regards, j'en suis moins criminelle :
Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle,
Sur qui ne peut trop tôt tomber votre courroux,
Trop flâtée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie.
Pour le sauver encor, Inès se sacrifie.
Je me livre, sans crainte, aux plus sévères Loix,
Heureuse d'avoir pu vous le sauver deux fois.

Alphonse

~~Deux fois, Seigneur, je vous le livre, et deux fois
Je vous le livre, et deux fois je vous le livre,
Et deux fois je vous le livre, et deux fois
Je vous le livre, et deux fois je vous le livre.~~

Alphonse.

Non, non, quelque pitié, qui cherche à me surprendre,
Même de vos vertus, je sauray me défendre.
Rebelle, votre crime en tout ce que je vois,
Je satisferrai mes sermens, et ~~mon~~ mon Linceul.

Scène

Alphonse. Inès. Deux Enfans.

La Gouvernante. Gardes.

Inès.

Où bien, Seigneur, suivez vos barbares maximes
On vous amène en l'air de nouvelles victimes.

Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen, à coupable à vos yeux.

Is ignorent le sang, dont le Gel les fit naître.

Par l'arrest de leur mort faites les reconnaître,

Condamnez votre ouvrage, et que les mêmes coups

Rejoignent les Enfans, à la femme, et l'époux.

Alphonse.

Que vois-je! et quels discours! quel horreur j'envisage!

Inès.

Seigneur, du désespoir, pardonnez le langage.

Attendez-vous à tendrir pour de tels criminels

Embrassez, mes Enfans, les genoux paternels.

~~Alphonse.~~ 23. ^{remplacement}
L'enfant se met à genoux.

D'un oeil compatissant, regardez l'un et l'autre.

Il y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.

Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris,

La grace d'un Héros, leur père, et votre fils.

Quoique la Loi trahie exige une victime,

Mon sang en prêt, Seigneur, pour expier mon crime.

Sur moi seule, un sévère courroux.

Cachez quelque temps mon sort à mon époux.

Je pourrois de douleur, et je me flatter encore

De mériter de vous ce secret, que j'implore.

Alphonse ²⁷
~~in garde~~ ¹⁸⁸⁰

Allez chercher mon fils: qu'il sache qu'aujourd'hui
Son pere Luy fait grace, et qu'Inès en à luy.

Scene VI.

Alphonse Inès Gardes.
~~Deux Enfants. Le Gouvernante.~~
Inès.

Juste Ciel! quel bonheur succède à ma misère!
Mon juge en un instant en devenu mon pere.
Qui l'eun jamais pensé, qu'à vos genoux, seigneur,
Je mourrois de ma joye, et non de ma douleur!

Alphonse.

~~Ma fille~~ Ma fille, levez-vous. Ces Enfants, que j'embrasse,
Me font déjà goûter les fruits de votre grace.

Us me font trop sentir que le sang a des droits,
Plus forts que les sermens, plus puissans que les Loix.
Jouirez désormais de toute ma tendresse.

Aimez toujours ce fils, que mon amour vous laisse.

Inès.

Quel ~~trouble~~ ^{trouble} ~~que je sens~~, et qu'en ce que je sens?
Des plus vives douleurs, quels accès menaçans.

Mon sang s'en toue à coup en flamme dans mes veines.

Eloignez mes ~~enfants~~ ^{mes gardes}: ils irritent mes peines.

Je succombe. j'ai peine à retourner mes cris.

Hélas! voilà, seigneur, ce qu'a causé votre fils.

Alphonse.

Ah! je vois trop d'où part ce affreux sacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.

Malheureux! où fuiray-je? Et de tant d'attentats

Scène VII.

Alphonse. Inès. D. Pedro. D. Seman.

Gardes

D. Pedro *Sans voir Inès*

Seigneur, à mes transports, ne vous dérobez pas.

Alphonse.
Laissez-moi.

D. Pedro

Permettez qu'à vos pieds je dépose,
Et ma reconnaissance, et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès.

Alphonse.

Prince trop malheureux!
Te te la rends en vain, nous la perdons tous deux.
Tu la vois expirante.

D. Pedro *tombant entre les bras de*
D. Seman.

Ah! tout mon sang se glace.

Inès à D. Pedro.

J'éprouve en même temps mon supplice, et ma grâce.
Cher Prince, je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment, du moins, dans les bras de la mort,
Je me voy votre épouse avec l'aveu d'un père,
Et que ma mort lui coûte une douleur sincère.

D. Pedro.

Votre mort? que deviens-je à ces tristes accents?
Quel affreux désespoir a ramené mes sens!
Inès, ma chère Inès pour jamais m'en ravie!
Que ferai-je m'en donc rendu pour m'arracher la vie.

Non, vain je fuy.

Alphonse.

Mon fils, arrêtez.
Voi merit.

J. Léore.

Pourquoi me secourir ?

Laissez encor mon pere en me laissant mourir.
il rejette aux pieds d'Isis.

Et j'expire à vos pieds : et qu'unis l'un à l'autre,
Mon ame se confonde encor avec la vôtre.

Isis.

Mon, cher Prince, vivez : plus forte que vos malheurs,
D'un pere, que vous plains, soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une Epouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'Infante.
Par ses vœux généreux, eûtes que vous vivez.
Qu'une telle jouir des jours, qu'elle a sauvés !
Plus heureuse que moi consoler votre pere !
Mais n'oubliez jamais combien je vous suis chere.
Vivez nos chers Enfants : qu'ils soient dignes... je meurs.
Et m'emporte.

Alphonse.

Comment survivre à nos malheurs ?

Vos perais de mourir le 5 avril mil 888. 1888.

Dejevoys D'Alphonse

266.
266.
264.
264.
188.
1262.

